

L'ÉPÉE BRISÉE

Au seizième siècle, sous la reine Elisabeth, vivait à Londres un jeune apprenti qui aimait la fille de son maître. Sans nul doute, la grande ville renfermait beaucoup d'autres apprentis dans le même cas, mais c'est d'un seul que je parle qui s'appelait Hugues.

Cet Hugues était l'apprenti d'un honnête drapier, qui possédait de grandes richesses, à en croire l'opinion publique. Elle était à peu près aussi infaillible alors qu'aujourd'hui, cette bonne opinion publique ; mais, pour une fois, elle ne se trompait pas, en assignant beaucoup de sacs remplis d'écus au vieux drapier. Son métier était des plus lucratifs à cette époque-là, et il avait toujours exercé la prudence de l'économie. Ainsi, advint-il que mademoiselle Alice, sa fille, passait à raison pour la plus riche héritière du quartier. Hugues avait souvent maintenu, le gourdin à la main, qu'elle en était la plus belle. Et vraiment, je crois qu'il n'avait pas tort.

S'il eût suffi, pour gagner le cœur de la jolie demoiselle Alice, de faire entrer cette conviction à grands coups de trique dans la tête des gens réfractaires, Hugues n'eût pas longtemps attendu son bonheur. La fille du drapier souriait en secret lorsqu'on lui rapportait les hauts et vaillants faits accomplis par Hugues en son nom, et sa petite servante informait Hugues de chaque sourire, de chaque parole (et même de beaucoup plus qu'il en avait été dit), et Hugues se ruinait en baisers et en menues monnaies pour récompenser la petite servante, mais son amour n'avancait guère. Quant à en parler à la demoiselle Alice elle-même, jamais il ne l'aurait osé. Un seul de ses sourires, quand, assise le soir, au seuil de la porte de son père, elle le regardait s'exercer à l'escrime avec les apprentis du voisinage, l'enflammait tellement, que nul ne pouvait lui tenir tête ; mais à quoi bon cette ardeur, si la demoiselle Alice souriait aux vaincus comme au vainqueur !

Et Hugues l'aimait de plus en plus. Le jour, elle occupait ses pensées, et la nuit ses rêves. Chacun de ses mots, de ses gestes s'imprimait dans son esprit ; son cœur palpait au son de sa voix ou de son pas. Pour lui, c'était un ange qui hantait la maison du vieux drapier ; l'air même qui l'entourait lui semblait enchanté. Il s'attendait presque à voir des roses jaillir des parquets tapissés de joncs sous les pas de la belle demoiselle Alice.

Jamais amoureux n'a plus ardemment désiré se distinguer aux yeux de sa maîtresse que Hugues. Quelquefois, il se figurait la maison en flammes, la nuit, et lui, bravant le danger que les autres n'osaient affronter, se précipitant à travers le feu et la fumée pour la ramener saine et sauve dans ses bras. Ou bien encore, une émeute populaire, une attaque terrible dirigée contre la maison du drapier, et lui, tombant sur le seuil percé de blessures sans nombre, reçues en défendant la demoiselle Alice. S'il pouvait seulement accomplir quelque fait extraordinaire, quelque prodige de valeur, pour lui plaire ou pour la sauver, il lui semblait que la mort lui serait douce.

De temps en temps, le drapier et sa fille allaient souper avec quelque digne citoyen, à six heures, et alors Hugues, galamment drapé dans son manteau bleu d'apprenti, venait les reconduire muni d'une lanterne et d'une trique solide. Guider en tenant la lanterne les pas de sa bien-aimée, toucher sa main en la soutenant au passage des ruisseaux, soutenir quelquefois son bras sur le sien, c'était pour Hugues le bonheur complet.

Quand les nuits étaient belles, Hugues suivait à une distance de quelques mètres le drapier et sa fille. Parfois, au coin des rues obscures, des troupes d'ivrognes et de vauriens débouchaient, hurlant à tue-tête des chansons à boire ; alors la demoiselle Alice se retournait timidement vers l'apprenti, en le suppliant de s'approcher. Et Hugues empoignait son gourdin, heureux de penser qu'il pouvait la protéger, espérant avoir l'occasion de livrer bataille à une douzaine de maraudeurs, pour l'amour de la fille du drapier.

Le vieux drapier prêtait de l'argent aux seigneurs de la cour, et c'était là sans doute la source de ses plus grands profits. Plus d'un galant gentilhomme avait eu recours à sa caisse bien remplie ; à toute heure de la journée, quelque noble courtisan s'arrêtait à sa porte et remplissait sa boutique obscure de l'éclat du satin et de la soie. A cette époque-là, comme dans la nôtre, c'étaient les cavaliers les plus riches-mis qui semblaient avoir le plus besoin d'argent.

Un de ces beaux clients venait toujours seul. Il laissait à Hugues le soin de tenir sa monture, tandis qu'il s'entretenait au-dessus avec le drapier. Un jour, au moment de son départ, la demoiselle Alice se montra à sa fenêtre ; il la regarda avec admiration en ôtant sa toque étincelante de pierres. Les joues de Hugues se colorèrent d'indignation ; mais son visage pâlit lorsqu'il vit qu'Alice suivait des yeux son brillant rival.

Il revint souvent, paré chaque jour d'ornements plus riches ; et, un soir fatal, Alice s'enfuit de la maison du drapier, laissant une lettre pour Hugues, le suppliant de consoler son vieux

père, bien qu'elle sût, disait-elle, qu'elle brisait le cœur de ceux qu'elle aimait. Elle pria Dieu de les bénir tous deux—et finissait ainsi à l'endroit où le papier était trempé de ses larmes.

La colère s'empara du vieillard, et il alla demander justice à la Cour même ; mais il apprit que le vil séducteur de sa fille avait franchi le détroit accompagné de sa victime. Trois ans après, une lettre vint de France, écrite par elle, mais d'une main tremblante et presque illisible. On ne put en déchiffrer que quelques lignes ; elle disait qu'elle songeait souvent à la vieille maison et à sa chère petite chambre—qu'elle avait rêvé que son père était mort sans la bénir—et que son cœur se brisait.

Le pauvre drapier gardait Hugues toujours à ses côtés, car il savait maintenant qu'il avait aimé sa fille, et c'était le seul lien qui le retenait à la terre. Enfin, il mourut, laissant à son apprenti son commerce et tout son bien, l'exhortant avec son dernier souffle à venger sa fille.

La perte d'Alice avait glacé le cœur de l'apprenti ; il devint bientôt célèbre parmi ses concitoyens, mais il ne s'associait jamais à leurs réjouissances. Le soir, quand il se promenait dans les rues, ceux qui connaissaient son histoire, même les plus humbles, le saluaient en mêlant un air de rude sympathie à leur respect.

Un soir de mai—c'était le jour de sa fête, vingt ans après le jour terrible de son départ—Hugues était assis dans la chambre qu'elle avait sanctifiée pour lui dans les jours de sa jeunesse et de son amour. Plongé dans de sombres pensées, il avait laissé de longues heures s'écouler, et la nuit était déjà venue, quand il entendit frapper à la porte de la maison.

Il alla ouvrir, et il lui sembla voir, à la lueur incertaine d'une chandelle qu'il tenait à la main, une forme obscure couchée sur le seuil, se redresser subitement et disparaître dans l'escalier. Au dehors, la rue était sombre et déserte. Il crut d'abord à une vision de son cerveau, quand soudain, un vague soupçon frappa son esprit. Barrant la lourde porte, il monta rapidement les marches branlantes sous ses pas.

Oui, c'était elle—dans la chambre qu'il venait de quitter—où elle avait grandi innocente et heureuse, tellement changée, que lui seul pouvait voir, dans cette forme consumée, dans ces traits flétris, usés, une lueur de ce qu'elle avait été, à genoux, les mains jointes, et tremblant de tous ses membres.

—Mon Dieu, mon Dieu ! s'écriait-elle, faites-moi mourir maintenant, sous ce toit où j'ai apporté la honte, le chagrin et la mort !

Son regard éteint par les pleurs se porta alors sur tous les objets qu'elle avait aimés. Tout était à sa place. Son lit aux rideaux blancs, sa petite table chargée de livres et de travaux d'aiguille, rien de changé, rien d'ôté. Cette vue lui fit au même moment sentir l'amour qu'on avait gardé pour elle et l'amère flétrissure de sa faute. Elle s'abattit sur le plancher, presque suffoquée par ses sanglots convulsifs.

La nouvelle se répandit bientôt que la cruelle fille du drapier était revenue, et que son maître Hugues lui avait cédé son logement et toutes ses richesses. Cette rumeur sembla se confirmer, lorsque Hugues changea de demeure, mais elle tomba d'elle-même, car la maison du drapier resta hermétiquement close, et on n'en vit jamais sortir qui que ce fût.

D'ailleurs, toute l'attention des bons citoyens de Londres était attirée en ce moment par une proclamation royale dans laquelle Sa Majesté la Reine, blâmant avec la plus grande sévérité l'usage de porter d'immenses rapières espagnoles d'une longueur démesurée, usage provoquant le désordre et l'effusion du sang, ordonnait que certains dignes citoyens allassent se poster aux portes de la ville, pour casser, en public, toutes les rapières portées par des personnes se présentant pour l'admission dont la longueur excéderait, ne fût-ce que d'un centimètre, la mesure de trois pieds.

Donc, au jour fixé, deux citoyens de haut rang prirent station à chacune des portes, accompagnés d'un détachement de la garde civique, destiné à imposer aux rebelles le respect de l'autorité. Un expert, muni des règles et des instruments nécessaires pour réduire aux proportions décrétées toute lame réfractaire, se tenait près d'eux. En conséquence de ces dispositions, maître Hugues et un brave concitoyen furent postés à la porte de Lud, sur la colline qui s'élevait près de la cathédrale de Saint-Paul.

Une nombreuse compagnie s'était réunie à cet endroit, et s'attendait à bien se gausser au dépens des cavaliers en défaut. Le premier à passer fut un jeune courtisan qui présenta sa lame polie et miroitante à l'officier, avec un salut gracieux ; elle avait trois pieds, ni plus ni moins, et il s'éloigna au milieu des applaudissements de la foule. Le suivant était encore plus loyal, car sa rapière n'avait que deux pieds, ce qui fit rire les assistants. Un autre se présenta, un vieux trouper à l'air rébarbatif, dont l'arme semblait avoir deux pieds au moins de plus que la mesure de Sa Majesté ; et on s'égarait déjà à la pensée de son ennui, quand il verra sa lame raccourcie de moitié, lorsqu'il déjoua cet espoir, en donnant avec beaucoup de sang-froid la rapière à son domestique, qui retourna sur ses pas pour la reporter chez son maître ; et le vieux trouper passa son arme, à l'indignation générale. La foule se dédommagea un peu de ce désappointement en suivant de ses huées un grand diable qui s'était montré avec une arme prodigieuse, mais, au moment de franchir la porte, s'était ravisé et avait cru bien faire en s'éloignant à grands pas. Mais pendant tout ce

temps, on n'avait pas encore cassé de rapière, bien qu'il fût midi et plus, et que tout cavalier de qualité ou d'apparence se dirigeât vers la cathédrale de Saint-Paul.

Maître Hugues, jusqu'alors, s'était contenté de remplir ses fonctions sans accorder aucune attention à tous ces épisodes. Mais maintenant il s'avança à la rencontre d'un gentilhomme, richement accoutré, et suivi d'un seul serviteur.

A l'approche de ce personnage, les clameurs de la foule cessèrent, et chacun tourna son regard vers la porte, dont le gentilhomme n'était maintenant éloigné que de quelques pieds. C'était un seigneur à la mine hautaine, qui considérait Hugues avec un air d'orgueilleux dédain. Hugues, de son côté, le regardait sans se laisser intimider par son mépris, et lui demanda d'un ton ferme : « Votre rapière, digne seigneur ! »

Mais au moment où il prononçait ces mots, Hugues tressaillit, et reculant de quelques pas, porta la main à sa dague.

—Vous êtes l'homme dont je tenais le cheval à la porte du drapier ? C'est vous ? Parlez !

—Arrière, chien d'apprenti ! dit l'autre.

—C'est vous ! je vous reconnais bien maintenant ! dit Hugues. Avec ces mots, il saisit son poignard et s'élança sur lui.

L'étranger tenait à la main son épée, qu'il avait dégainée pour la soumettre à l'examen. Il la brandit et se fendit sur Hugues, qui en détourna la pointe avec sa dague, et en laça de ses bras le corps de son ennemi. Le poignard tomba de ses mains ; saisissant alors l'épée de son adversaire, Hugues lui en transperça le cœur. La lame s'y brisa, laissant un fragment dans le cadavre.

Plongés dans une espèce de stupeur, les spectateurs, pendant cette scène, étaient restés silencieux et immobiles ; mais quand l'homme tomba, une agitation indicible s'empara de la multitude. Le serviteur proclama que son maître, un seigneur de la cour, venait d'être attaqué et assassiné par un citoyen ; la nouvelle se répandit avec la rapidité de l'éclair ; bientôt une foule immense se ruait vers l'endroit, l'épée à la main, et la mêlée devint terrible. Les cris de vengeance se faisaient entendre, on voulait livrer l'assassin à une justice sommaire.

Mais les citoyens et les gens du peuple, se stimulant aussi par un vacarme épouvantable, se formèrent en cercle autour de Hugues, et le défendirent avec un acharnement égal à celui de ses ennemis. En vain il agitait en l'air l'épée brisée, s'écriant qu'il mourait sur le seuil de la grand'ville, après avoir vengé son honneur. La foule tumultueuse le porta vers la cité, le défendant avec rage, et résistant aux attaques furieuses de leurs assaillants, qui à la vue de la lame tronquée et rougie, abattaient tout autour d'eux, dirigeant vers lui une charge effrénée, repoussée par les citoyens, dont le but était de faire entrer Hugues dans sa demeure et le défendre jusqu'à l'arrivée des officiers de la loi. Mais soit par ignorance ou dans la confusion du combat, ils s'arrêtèrent devant la vieille maison du drapier, dont toutes les entrées étaient fermées. Il fallut une demi-heure pour enfoncer la porte, et faire passer Hugues au premier rang. Pendant ce temps, les assaillants, redoublant de rage, avaient fait une trouée, et arrivaient à la porte en même temps que lui, le séparant de ses défenseurs.

—Je n'abandonnerai jamais ma sainte cause, dit Hugues d'une voix qui enfin se fit entendre (se tournant vers eux) : Et encore moins sur ce seuil dont la désolation est l'œuvre d'hommes tels que vous. Je n'ai donné aucun quartier, et je n'en veux pas à mon tour ! Frappez !

Pour un instant ils s'arrêtèrent, saisis de cette mâle intrépidité. En ce moment Hugues fut frappé à la tête d'un coup de pistolet, tiré par une main inconnue. Il chancela et s'abattit sur le seuil cherchant par un dernier effort à fermer l'entrée de la vieille maison. On entendit un gémissement plaintif, quelques-uns dans la foule s'écrièrent qu'ils avaient vu une ombre traverser l'ancienne chambre de la fille du drapier.

Alors le silence se fit. Bientôt la bande se dispersa, et déposant ses armes, par groupes de deux ou trois, et quand la garde arriva enfin la rue était presque déserte.

On porta le cadavre de Hugues dans la chambre du premier étage. Sous la fenêtre gisait le corps d'une femme. Après avoir essayé en vain de la rappeler à la vie, on l'entendit près du citoyen qui tenait encore, dans une étreinte de fer, la première et la dernière épée brisée ce jour-là à la porte de Lud.

CHARLES DICKENS.

CHATIMENT

Les deux étudiants de Paris, Barré et Lebiez, accusés d'avoir tué une laitière et de l'avoir coupée par morceaux, ont été condamnés à mort. On sait qu'en France, le juge fait subir un interrogatoire à l'accusé. Voici quelques-unes des questions posées à Lebiez par le président du tribunal :

M. le président.—Lebiez, n'est-ce pas vous qui disiez : « Cette vieille avaré ! Il est scandaleux de la voir entasser sou à sou, et d'accumuler pour acheter des titres ! »

Lebiez (flegmatiquement).—Monsieur, nous l'avons dit tous les deux. (Mouvement prolongé.)

M. le président.—Barré acheta un marteau. Lebiez ; fort de ses connaissances anatomiques, lui recommanda de frapper à la tempe. « Il faut qu'elle tombe raide, » dit-il.

Lebiez (avec insouciance).—Souviens pas, monsieur ! (Sensation.)

D. Vous, Lebiez, vous êtes allé pour faire un plan de la chambre de la veuve Gillet. Car on devait la surprendre et l'assassiner chez elle.

Puis, le 20 mars, ayant dans sa serviette d'argent d'affaires le marteau avec lequel il devait frapper, Barré est allé par trois fois dans la demeure de la veuve Gillet.

Barré.—Et trois fois je n'ai pas osé monter. Alors, Lebiez est parti une quatrième fois avec le marteau, mais, lui aussi, lui qui m'avait traité de lâche, il est revenu sans avoir rien fait ! (Sensation.)

M. le président.—C'est que la chambre de la veuve Gillet était contiguë à celle d'une autre personne qui ne sortait jamais et qui eût tout entendu ! Et c'est pour cela que vous avez résolu de l'assassiner chez vous, ne pouvant l'assassiner chez elle. (Mouvement prolongé.) Lebiez, est-ce que vous avez eu cette pensée ?

Lebiez.—Non, monsieur le président ; mais je l'ai partagée ! (Rumeurs.)

Barré.—Si je n'avais pas été dominé, je n'aurais pas commis le crime.

D. Vous entendez, Lebiez ?

Lebiez.—C'est faux. Je ne le dominais pas.

D. Enfin, le 23 arrive. Vous allez chercher Lebiez.

Barré.—Oui, Lebiez me dit la veille : « Tu sais, je me lève très-tard ; puisque tu n'as pas le courage de tuer cette femme, viens me chercher, nous ferons l'affaire ensemble. »

D. Est-ce vrai, Lebiez ?

Lebiez.—Oui, monsieur.

D. Vous vous promettez tous les deux de faire « de l'ouvrage sérieux. »

Vous refaites le chemin déjà parcouru, et pas un de vous ne s'écrie : Nous sommes deux inséparables ! Arrêtons-nous.

Au contraire, vous songez à ce que vous ferez du cadavre ; vous prenez vos précautions ; vous prévenez la femme Gillet que vous l'attendez ; vous sortez une petite caisse de bois blanc ; vous déposez un vase sur la table et, de peur que cette table ne soit renversée par le corps, vous l'assujétissez le long du mur.

Cela fait, vous attendez ! Vous attendez pendant une demi-heure.

Vous avez eu tous deux une belle instruction, vous aviez une belle intelligence, une grande fermeté, un brillant avenir. Dans la société, vous auriez pu atteindre à bien des positions, et cependant, vous ne songez à rien de tout cela, et, à ce moment suprême, rien ne vous arrête, pas une fibre ne s'agit en vous, et, pendant une demi-heure vous demeurez là, sans repentir, attendant une vieille femme pour l'assassiner.

La veuve Gillet sonna vers dix heures, ou plutôt essaya de sonner, car les deux criminels avaient enveloppé la sonnette de linge. Lebiez, aux aguets derrière la porte, vit le fil de fer remuer et ouvrit : « Pardon, monsieur, » dit la veuve Gillet, pendant qu'il s'effaçait pour la laisser passer.

Elle entra dans la cuisine où Barré l'attendait, la figure souriante. Oui, Barré, vous aviez la figure souriante. « Versez le lait ! » dit-il. Elle s'apprêtait à le faire, quand il prit brusquement le marteau sur la table, et, passant derrière elle, l'étourdit d'un premier coup sur le front.

Barré (faiblement).—Je n'avais pas l'intention de la tuer. (Mouvement.)

M. le président.—Alors pourquoi vous êtes-vous précipité sur le corps ? Vous avez étreint au cou votre victime, et vous avez étouffé ses gémissements pendant que Lebiez allait dans votre cabinet chercher un long grattoir effilé, dont il la frappa après avoir visé sûrement, froidement, la place du cœur. Elle cessa de gémir. Et il lui plongea encore deux fois son arme dans la poitrine ! Mais c'était bien inutile : la mort était venue ! (Sensation.)

M. le président retrace alors la description du logement, la scène du crime, celle du dépeçage, celle du vol, enfin celle du transport à la rue Poliveau.

* * *

Le père de Barré est un excellent homme qui s'était soumis aux plus grands sacrifices pour faire instruire son fils.

Un jour, M. Barré a lu dans les journaux l'épouvantable découverte de la rue Poliveau, et il s'est écrié : « C'est horrible ! »

Quelques jours plus tard, il a appris que l'assassin était découvert, et il s'est écrié : « Tant mieux ! » Puis... il s'est évanoui. Le journal lui est tombé des mains. L'assassin, c'était son fils !

Demain, ce malheureux père apprendra qu'un homme a été condamné à mort, et que cet homme, c'est son fils !

L'échevin Leduc, étant allé en arrière de Hull examiner les terres de phosphate, a rencontré un ours avec lequel il s'est mesuré. M. Leduc, qui appartient à une famille où tous les hommes sont forts et courageux, a vaincu l'ours.